

Revue du Traditionnisme

Français et Étranger

JEAN L'OURS

CONTE DE LILLE-ET-VILAINE



u temps jadis, quand les animaux parlaient et qu'on voyait sur la terre des choses merveilleuses, il existait dans le bourg de Poligné, un jeune orfelin appelé Jean l'Ours, qui était, élevé par son parrain.

Jean était bien son nom de baptême, mais l'Ours n'était point son nom de famille. Ce sobriquet lui avait été donné, lorsqu'il n'était encore qu'une *garçaille*, ce qui veut dire, chez nous, un enfant,

parce qu'il fuyait la société de ses pareils, pour aller vivre à sa guise dans les bois comme un vrai petit ourson.

Cette vie-là sans doute est bonne pour la santé, car le *garçonnet* devint d'une force prodigieuse.

Quand il eut atteint l'âge de quinze ans, son parrain songea à lui faire donner un métier, et le plaça à cet effet chez un forgeron qui consentit à le prendre en apprentissage.

La première fois que son patron lui mit un marteau en main, en l'invitant à s'en servir, Jean l'Ours s'empara de l'instrument comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie, le fit tournoyer autour de sa tête, et le asséna un si vigoureux coup sur l'enclume, qu'elle s'enfonça à sept pieds sous terre et que la maison faillit s'ébranler.



— Peste ! dit le forgeron, effrayé et émerveillé en même temps, voilà un gaillard qui va tout briser chez moi, si je le laisse faire. Il vaut mieux, je crois, le renvoyer à son parrain.

Mais, auparavant, le patron voulut connaître quelle pouvait être la force de son apprenti et lui donna une barre de fer grosse comme le pouce, en l'engageant à la ployer en deux. Jean la prit par les deux bouts et la brisa comme une baguette de coudrier. Une autre, de la grosseur d'un bon gourdin, eut le même sort que la première. Enfin, de plus en plus surpris, le forgeron remit à Jean une troisième barre de fer, cette fois tellement forte, qu'il ne parvint pas à la briser, mais il réussit à la ployer comme un arc.

— Ecoute, mon *fiston*, ajouta le bonhomme, je ne puis te garder, tu es vraiment trop vigoureux pour notre profession. Je te fais cadeau, pour te servir de canne, du fer que tu n'as pu rompre, et je te conseille de prier ton parrain d'utiliser ta force autre part.

Le pauvre garçon, tout déconcerté d'un semblable début, n'osa rentrer chez lui, dans la crainte d'être grondé, et prit la résolution d'aller au loin chercher fortune.

Il entassa ses chemises et ses hardes dans un mouchoir de poche qui, noué par les quatre coins, fut placé au bout de la barre de fer, sur son épaule. Ensuite, il prit le premier chemin qui s'offrit à sa vue.

Jean n'eut pas fait cent pas, qu'il aperçut un gaillard bien découplé, le sac au dos, qui semblait prendre la même direction que lui.

L'ex-forgeron s'empressa de rejoindre le jeune homme et lui dit :

- Bonjour, *fiston*, où vas-tu comme ça ?
- Faire mon tour de France.
- C'est comme moi.
- Ah ! Et comment t'appelles-tu ?
- Jean l'Ours. Et toi ?
- Tord-Chêne.
- Tiens, un drôle de nom.
- Oui, l'on m'appelle ainsi parce que je suis, paraît-il, d'une force peu commune.
- Vraiment !
- Tu vas voir. Ma mère a besoin de bois pour se chauffer, et il faut avant de la quitter que je lui en prépare plu-

sieurs cordes.

Et joignant le geste à la parole, il attrape un chêne par les branches, le déracine sans grand effort, brise les quartiers, l'écartèle et le réduit en morceaux prêts à être brûlés. Il recommença plusieurs fois l'opération, sans avoir l'air de se fatiguer, et ne s'arrêta que lorsqu'il jugea qu'il y en avait assez.

Jean l'Ours lui raconta son histoire, et les deux voyageurs convinrent de faire route ensemble.

Un peu plus loin, ils rencontrèrent un autre compagnon s'en allant comme eux en voyage, avec lequel ils firent vite connaissance, et qui leur apprit qu'il se nommait Pousse-Montagne.

— Pourquoi t'appelles-tu ainsi ? lui demandèrent-ils.

— Vous allez le comprendre tout-à-l'heure. J'ai une mère très âgée qui, pour aller à la messe, est obligée de gravir la montagne que vous apercevez là-bas. Afin de lui adoucir le chemin, j'ai résolu de le lui aplanir.

Or, comme ils étaient arrivés au lieu indiqué, Pousse-Montagne s'accota contre le coteau, lui donna un coup d'épaule et le renversa dans la vallée. Le terrain devint ainsi droit comme une plaine de la Beauce.

— En voilà un qui est pour le moins aussi fort que nous, se dirent les deux compagnons en se regardant dans le blanc des yeux ; s'il veut être des nôtres, nous pourrions à nous trois faire de grandes choses.

Pousse-Montagne, après avoir ouï leur histoire, ne demanda pas mieux que de les accompagner, et ils continuèrent leur voyage.

Arrivé près d'un moulin à vent, ils aperçurent le meunier qui, pour se distraire, jouait aux petits palets avec les meules de son moulin, comme un enfant eût pu le faire avec des pièces de menue monnaie.

— En voici encore un, se dirent-ils, qui pourrait nous rendre quelques services.

Et ils l'engagèrent à faire comme eux, c'est-à-dire à les suivre à la recherche de la fortune.

Le meunier, surnommé Bras-de-Fer, ne s'amusait pas beaucoup sur sa lande déserte ; aussi se laissa-t-il séduire et se joignit-il à eux.

II

Les quatre camarades marchèrent plusieurs jours, sans éprouver aucun ennui : courant, folâtrant, riant, batifolant, et mangeant en commun les derniers sous qu'ils possédaient.

Un soir qu'ils se sentirent fatigués, et qu'il ne leur restait plus rien à dépenser, les voyageurs cherchèrent de tous côtés s'ils n'apercevraient pas une maison où l'on consentirait à leur donner l'hospitalité.

Comme ils étaient en haut d'une côte, leurs regards dominaient le pays à une assez grande distance, et ils ne tardèrent pas à voir dans la vallée une lumière qui brillait d'un vif éclat.

— Voilà notre affaire, dit Pousse-Montagne, qui l'aperçut le premier, mais comment allons-nous faire ? ajouta-t-il, le pays est couvert d'arbres, et nous allons la perdre de vue en descendant la colline.

— Une idée, répondit Jean l'Ours : si vous voulez m'en croire, je vais lancer mon bâton dans la direction de cette lumière, et nous allons, en courant, le suivre au bruit qu'il va faire.

La proposition fut acceptée, et tous se tinrent prêts à partir au premier signal.

Le jeune gars agita sa barre de fer, lui fit décrire plusieurs cercles et, enfin, la lança dans l'air avec tant de force, qu'elle produisit un sifflement comme le vent furieux.

Les compagnons du tour de France s'élançèrent à sa poursuite et exécutèrent, dans les ténèbres, au milieu des bruyères, une course échevelée et fantastique.

Le bâton de Jean l'Ours s'en alla justement tomber dans la cheminée de l'habitation qu'ils recherchaient.

Les coureurs, essoufflés, arrivèrent, presque en même temps que la barre de fer, devant un petit castel d'assez belle apparence, dont l'une des salles était brillamment illuminée.

Ils frappèrent à toutes les portes et n'obtinrent pas de réponse. La pièce éclairée n'étant pas fermée à clef, l'un d'eux entra et invita les autres à le suivre, afin de demander un abri pour la nuit.

Cette pièce était déserte ; mais un mouton tout entier

cuisait à la broche. Le couvert était mis pour quatre personnes, et plusieurs bouteilles de vin étaient alignées sur la table.

Tord-Chêne fut chargé d'explorer les appartements et de découvrir les propriétaires de cette demeure. Ses recherches furent complètement infructueuses. Il revint en disant qu'il n'avait rencontré personne.

Alors, tous convinrent d'un commun accord qu'ils ne pouvaient pas laisser brûler un aussi beau mouton, surtout quand ils mouraient de faim.

Si les maîtres arrivent, dit Jean l'Ours, nous leur ferons nos excuses, nous nous mettrons à leur disposition pour leur être utiles ; et puis, ma foi, si ce sont des brigands ou des voleurs, fussent-ils une légion, nous serons encore capables de les mettre à la raison.

(A suivre).

ADOLFE ORAIN.

